

Chronique Yougoslave

Il y a 9 ans

Le 25 mars 1941, Tsetkovitch, Premier ministre du dernier gouvernement bourgeois de la Yougoslavie — lâche représentant de la couarde et cruelle bourgeoisie serbe, mandé à Vienne par Hitler, y signait le Pacte Tripartite. Hitler, alors en guerre avec la seule Angleterre, était le maître de l'Europe. Dans les pays occupés par la Wehrmacht, la résistance était encore insignifiante ; les partis communistes, se conformant à la politique du pacte Hitler-Staline, n'y participaient pas. Au sein de la classe ouvrière, les trotskystes étaient alors les seuls à appeler les travailleurs à se dresser contre l'occupant, tout en combinant la lutte contre Hitler avec la lutte contre le capitalisme de leurs pays respectifs.

Le 26 mars, en partie spontanément, en partie sous l'impulsion du PCY, le peuple s'assemblait dans les rues de Belgrade. « *Des paysans aux visages sévères se répandaient dans la capitale. Quelques-uns avaient un fusil sous leur manteau* » (1). Le gouvernement du régent Paul fut renversé. « *Le 28 mars, raconte un témoin (2), nous étions tous dans une extase indescriptible... Le peuple dansait, chantait, riait. Des étrangers et des adversaires politiques s'embrassaient. Nous savions tous que c'était la fin, mais nous étions terriblement joyeux.* »

Ainsi commença le « miracle yougoslave ». En dix-huit jours, Hitler put écraser l'armée royale. En quatre ans, il ne put venir à bout des peuples yougoslaves qui, sous la direction du PCY, constituèrent une armée d'un type nouveau — dont l'histoire n'avait connu jusque-là qu'un exemple, l'armée rouge de 1919, l'armée rouge de Trotsky.

« *Les partisans, était contraint d'écrire le fasciste Corriere della Serra du 20 décembre 1943, agissent contre toutes les règles d'une milice normale (3). Ils portent de vieux uniformes souvent pris à des ennemis morts. Sur leur bonnet, ils portent l'étoile soviétique avec la faucille et le marteau, et au-dessus deux épées croisées. Sur leurs chemises, des disques de métal où sont gravés des mots d'ordre comme : « Mort ! Sang ! Liberté ! ». Ils ont tous l'allure d'arsenaux vivants. A leur côté se balancent un, deux, trois, quatre couteaux, parfois une hache. Sur l'épaule, ils portent deux, trois, carabines, parfois un fusil automatique... Les partisans sont un véritable mélange de races et de nationalités... Il y a aussi beaucoup de femmes parmi eux.* »

L'armée de libération yougoslave, écrit encore Louis Adamic (4), était composée de divers éléments politiques, nationaux et religieux ; communistes et non-communistes ; Serbes, Croates et Slovènes, mêlés d'Allemands aimant la liberté, d'Albanais, de Grecs et d'Italiens ; de catholiques, de juifs, d'orthodoxes, de musulmans — et combattant unis pour une nouvelle forme de civilisation. »

Le Parti Communiste Yougoslave eut, dès le début, une ligne politique profondément différente de celle des autres Partis communistes d'Europe. Il préserva soigneusement l'indépendance du mouvement des masses à l'égard de l'impérialisme « allié », comme à l'égard de la bourgeoisie « nationale ». Dès 1942, dans les territoires libérés, il fit élire les premiers Comités Populaires, organes du nouveau pouvoir. Dans le cadre de cette politique révolutionnaire, il ne tarda pas à se heurter à Staline. Le vétéran du PCY, M. Pyadé, a récemment révélé quelques épisodes de ces conflits.

L'État-Major des partisans voulait lancer en mars 1942 une proclamation à tous les peuples d'Europe, les appelant à la lutte contre l'occupant. Mais Moscou demanda la suppression « *du passage disant que le Parti Communiste avait organisé la lutte de libération en Yougoslavie* ». En même temps, Staline protestait contre la formation par Tito d'une brigade prolétarienne spéciale. Et la proclamation ne vit jamais le jour, car « *Moscou*

craignait de contrarier les Anglais et les Américains, ainsi que le gouvernement yougoslave de Londres », écrit Pyadé.

Si le PCY avait passé outre au veto de Staline, s'il avait appelé les travailleurs d'Europe à s'unir dans la lutte contre Hitler, le destin du monde serait sans doute aujourd'hui différent... Mais il devait falloir encore six ans, et bien d'autres conflits, pour que le PCY prennent une entière conscience de la politique contre-révolutionnaire de Staline.

Celui-ci reconnut en août 1942 le gouvernement monarchiste yougoslave de Londres, malgré la protestation de Tito. Lui promettant toujours des armes qu'il n'envoyait jamais, Staline exigeait de ce dernier qu'il se soumit à la direction du général réactionnaire, Mikhaïlovitch, comme en France le PCF à de Gaulle. L'aide matérielle que Staline refusait aux partisans, sous prétexte de difficultés techniques, il l'offrait à Mikhaïlovitch, au moment même où celui-ci collaborait avec les occupants italiens contre Tito. « *Est-ce possible qu'on ne puisse trouver le moyen de nous aider ?* », télégraphiait celui-ci à Staline, le 31 janvier 1943 « *Le typhus commence à se répandre chez nous, et nous n'avons pas de médicaments ; notre peuple meurt de faim* » et le fasciste contre les partisans : « *Maintenant 12 juin 1943, lors de la cinquième offensive, nous mangeons les chevaux sans pain... Nous vous prions de nous aider dans cette épreuve, la plus dure que nous ayons subie.* » Cependant, ajoute Pyadé, à part de bonnes paroles, nous avons continué à ne recevoir aucun secours. « *Mais même sans l'aide de personne — nous n'en avons pas de Moscou, et celle des Anglais était alors insignifiante — nous sommes sortis victorieux de cette cinquième offensive... A la fin de novembre 1943, nous avons pu prendre les décisions historiques de la seconde session du Conseil antifasciste de libération nationale (AVNOJ) et constituer un gouvernement populaire provisoire.* »

Staline contre Mao

La formation des sociétés mixtes en Chine après la signature du traité sino-soviétique, écrit Borba, montre clairement d'une part, les tendances générales de la politique extérieure soviétique et, d'autre part, le fait que le gouvernement de l'URSS, à l'occasion de la conclusion du traité avec la RP de Chine est allé plus loin que lors de la signature du traité avec Chang Kaï Chek, en 1945, alors qu'il s'était expressément engagé à ne pas se mêler des affaires intérieures de la province de Sin-Kiang.

Le gouvernement tsariste russe s'était assuré d'importants privilèges au Sin-Kiang, et le gouvernement soviétique a tenté de conserver ces positions. Les aspirations révolutionnaires du peuple de Sin-Kiang ont toujours été subordonnées par l'URSS à ses intérêts. En novembre 1944, une insurrection éclata sur une partie de cette province et une république du Turkestan oriental fut proclamée. Chang Kaï Chek s'adressa alors à Staline. Grâce à la médiation du gouvernement soviétique, un accord fut conclu sur la base duquel le gouvernement insurrectionnel fut dissous, et un gouvernement provincial fut formé, dont presque la moitié des membres fut désignée par Chang Kaï Chek. Cependant les révolutionnaires du Sin-Kiang se soulevèrent de nouveau en été 1947 et renversèrent les féodaux chinois et locaux.

Une drôle d'histoire

Le 30 mars s'est ouvert à Sofia le procès de vingt Bulgares et de six Yougoslaves. Parmi les accusés se trouve un certain Zvieratz, ancien capitaine de la police secrète, qui a reconnu avoir reçu de l'ancien ambassadeur yougoslave « *des explosifs, et l'ordre de faire sauter le mausolée de Dimitrov le 9 septembre, lorsque s'y trouveraient Vorochilov et divers dirigeants bulgares* ». Rien de bien nouveau dans une telle histoire, si ce n'est l'entrevue

au cours de laquelle l'ancien secrétaire d'ambassade yougoslave Savic aurait chargé Zvieratz de cette mission qui aurait eu lieu, d'après l'agence Tass, le 15 juin 1949.

Mais le 15 juin, Dimitrov n'était officiellement pas mort ! On sait comment Dimitrov, blâmé publiquement par la Pravda pour s'être prononcé en faveur de la fédération des Slaves du Sud, s'était montré réticent à l'égard de la condamnation de Tito ; on sait que dix jours après l'exclusion de Kostov du gouvernement bulgare, le 14 avril 1949, on apprenait le départ de Dimitrov pour l'URSS où il partait « se soigner »... sans espoir de retour, puisqu'il emportait avec lui tous ses biens. Le samedi 2 juillet, Moscou annonçait la mort de Dimitrov, victime d'une « cirrhose du foie ». Ainsi, le 15 juin, le Secrétaire d'ambassade yougoslave ne pouvait prévoir la mort de Dimitrov, encore moins organiser l'explosion de son mausolée ! On sait que les procès staliniens se préparent longtemps d'avance. Est-il interdit de supposer que, le 15 juin, ce n'était pas Savic, mais bien le Guépéou qui mettait au point avec Zvieratz le scénario du futur procès ? On peut au moins poser la question. Le Guépéou, lui, pouvait prévoir la mort de Dimitrov et pour cause.

Gérard Bloch

La Vérité n° 252, 2^e quinzaine d'avril 1950

(1) Louis Adamic, *My native land*, New-York, 1943, p. 369.

(2) Ibidem, p. 370.

(3) Ibidem, p. 182.

(4) Ibidem, p. 424. Rappelons que ce livre a paru en 1943.